

Jessica Auer, January, Montréal, Galerie Patrick Mikhail

Sylvain Campeau

Number 87, Spring–Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81660ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campeau, S. (2016). Review of [Jessica Auer, January, Montréal, Galerie Patrick Mikhail]. *esse arts + opinions*, (87), 114–114.



Jessica Auer

← *Cargo* (January 20th), 2015.

† *Fjord* (January 27th), 2015.

Photos : © Jessica Auer,
permission de la galerie Patrick Mikhail

Jessica Auer

January

Les images présentées dans le cadre de l'exposition *January* ont toutes été réalisées au cours d'une résidence de Jessica Auer dans la ville de Seyðisfjörður en Islande, où les journées sont très courtes en hiver. Les missions photographiques de l'artiste doivent tout à de longues randonnées. Auer nous montre des espaces choisis qui sont inséparables du temps passé à les arpenter et des distances qu'il a fallu parcourir pour les trouver. Ici, toute l'expérience a dû être menée à l'intérieur d'une durée restreinte et d'un espace restreint.

La vidéoprojection qui nous accueille à l'entrée est d'ailleurs révélatrice. Il s'agit de prises de vue montrant la couronne des montagnes qui encadrent un côté de la ville, l'autre étant délimité par la mer. Au moment de l'année où furent prises ces images, le soleil n'en vient jamais à frapper directement la ville. Il tourne plutôt autour, caressant le sommet des montagnes. Au pied de cette projection, une large bande photographique, intitulée *Sunrise*, montre un plan d'eau que la lumière du levant colore. Le thème de la lumière y est donc abordé de manière indirecte, la source originelle de celle-ci, le soleil, apparaissant toujours comme à la dérobée.

Paradoxalement, Auer se trouvait plutôt confrontée à un environnement où dominait la blancheur de la neige. Les conditions de vie comme de travail la situaient en quelque sorte dans un entredeux photographique, entre noirceur et lumière, entre le sombre et le clair, dans une palette où maintes couleurs sont possibles. On croirait même que les œuvres s'en ressentent, tant certaines, toutes de neige composées, frôlent une dissolution dans la blancheur la plus totale, réduisant le paysage montré à de simples détails, à des silhouettes d'éléments urbains ou naturels. Le blanc du papier semble toujours prêt à menacer l'image, à la noyer, à réduire ses composantes à l'essentiel, lignes et hachures minimales. Dans ces paysages gigantesques, êtres et choses sont nimbés de manière singulière, tant la lumière vient les baigner de partout.

Gagnée par ces conditions, l'artiste choisit de multiplier les références à la lumière, déclinant les images saisies en différentes formes et versions. Boîtes lumineuses et projections servent de supports pour certaines œuvres comme la boîte *Neon*, qui pousse l'ironie jusqu'à afficher le nom de la ville en néon.

Les images sont peu nombreuses. La photographe a manifestement choisi de privilégier celles qui semblaient le mieux porter la marque de son séjour. Elle ne se laisse pas aller à des paysages somptueux, mettant plutôt l'accent sur la singularité de son expérience du lieu, de son habitation temporaire.

En fait, il convient de noter combien ces images sont le résultat d'une démarche qui, sans cesse, va au-devant des paysages, les poursuit en quelque sorte dans un monde qui leur fait une place de plus en plus restreinte. Comme si la photographie était une pratique extrême, à la manière d'un sport, qui cherche à répertorier ce qui peut bien rester encore de lieux où hommes et nature se contemplant.

Sylvain Campeau

Galerie Patrick Mikhail, Montréal,
du 6 janvier au 20 février 2016